

Algérie
1944 - 300
P. 43.

EDITEUR Edmond Char-
let à la bonne fortune de
publier le dernier livre
d'André Gide. Sous le ti-
tre « Attendu que... » se
trouvent réunis des arti-
cles parus dans le « Figaro », de
juin 41 à août 42 : Charlemagne
1940. Réponse à une enquête, In-
troduction au théâtre de Goethe,
Cosselle à une jeune actrice pour
l'interprétation des rôles de Phèdre
et d'Iphigénie et les Interviews
imaginaires, qui constituent la ma-
jeure partie du livre. Il faut s'ajou-
ter des textes inédits sur le pro-
blème de la Foi, sur Dieu fils de
l'homme.
Que Gide ait toujours attaché la
plus vive importance à la critique,
il suffit de considérer l'ensemble de
son œuvre pour en être persuadé.
Au lendemain de juin 1940, la cri-
tique lui paraît plus nécessaire que
jamais, et son rôle d'une impor-
tance capitale. A une enquête du
« Figaro », il répond : « Souhai-
tons pourtant que la France meur-
trie ne se dessaisisse jamais de sa
qualité maîtresse : la critique. Je
parle de la critique non point com-
me d'un « genre », mais comme
d'une qualité très rare, la plus in-
dispensable pour toute réelle cultu-
re, où la France se montre incom-
parable et qui se révèle, naguère
aussi bien dans les tragédies de
Racine ou les poèmes de Baudelaire,
que dans les Caractères de la
Brochure ou dans les romans de
Stendhal. Une vertu qui n'empêche

MOUVEMENT
LITTÉRAIRE

Attendu que...

pas la poésie, mais lentement l'a-
mène à l'art. C'est bien aussi la
critique de nos jours qui se trouve
le plus en danger, et, partant, c'est
à nos qualités et vertus critiques
qu'il importe de s'attacher et se
rattacher le plus aujourd'hui, —
fût-ce en silence ». Les « qualités
et vertus critiques » n'ont jamais
été aussi signés chez l'auteur des
Faux-Monnayeurs comme en té-
moigne son dernier livre. Elles
s'exercent dans tous les sens, dans
tous les domaines. Met-on en cause
la littérature dans les responsabi-
lités de la défaite, s'en prend-t-on
à la diversité de la France, acca-
ble-t-on la France sous le poids de
la défaite, il cite ces paroles de
Montesquieu : « Une des choses
que l'on doit remarquer en France,
c'est l'extrême facilité avec laquelle
elle s'est toujours remise de ses
pertes, de ses maillades, de ses dé-
populations, et avec quelle ressur-
te elle a toujours soutenu ou mé-
me surmonté les vices intérieurs de
ses divers gouvernements. Peut-
être en doit-elle la cause à cette
diversité même, qui a fait que nul
mal n'a jamais pu prendre assez de
racine pour lui ôter entièrement le
fruit de ses avantages naturels. »
Les questions de langage l'arrêtent
chemin faisant, l'emploi du sub-

jonctif. Questions futiles ? En ap-
parence seulement. « N'était-ce la
curiosité, l'attente, l'espoir, il sem-
ble par instant que tout nous in-
vite à quitter la vie. Mais on vou-
drait bien, en mourant, ne pas
laisser derrière soi une langue par
trop délabrée. Le langage, à cha-
que époque de la vie d'un peuple,
est discrètement révélateur. » La
poésie le retient longtemps. On
trouvera les vues plus justes, les
plus nuancées sur la poésie fran-
çaise, sur la place des romantiques,
de Hugo, par trop malmenés par
Thierry Maulnier dans son Antho-
logie ; sur les rapports de la poé-
sie, sur la « renaissance » poétique.
« Il y a toujours et pour tout, en
France (et tant mieux !), deux
pôles, deux tendances, deux par-
tis, et pour ce qui nous occupe :
celui de la poésie réfléchie (c'est-à-
dire à la fois : de réflexion et de
reflet) et celui de la poésie direc-
te : celui du Sonnet d'Oronke et
celui de la Chanson du Roi Henri...
Mais, si admirables qu'aient été en
France les réussites de la poésie
célèbre, c'est de l'autre, de la poé-
sie directe, que j'attends à présent
notre renaissance ; de celle qui
dicte à Aragon les poèmes du Cre-
ve-Coeur.
On ne s'étonnera pas de lire sous

la plume du romancier des Faux-
Monnayeurs, ce roman si hardi, si
neuf et si libre, les remarques les
plus pénétrantes et les plus per-
sonnelles sur le roman et sur l'art
du roman. « Ce qui fait que le
roman échappe à toutes les règles
d'un genre, je me demande si cela
ne vient pas surtout de ce qu'il
s'adresse à des particuliers isolés,
comme fait aussi le poème. Il s'a-
git encore pour lui de séduire ou
d'imposer, de retenir l'attention
charmée, mais l'attention d'un lec-
teur qui prend son temps, qui se
prête et se reprête au jeu quand il
lui plaît ; et c'est cela, me semble-
t-il, qui fait que ce jeu ne connaît
ni règles ni astreintes. »
On ne trouve pas dans « Attendu
que... » seulement des préoccupations
littéraires. Mais avant tout, et mé-
me à travers les questions littérai-
res, le souci constant de l'homme.
« Le bonheur ! le meilleur de l'hom-
me ! le plus grand nombre !. Le
sacrifice du meilleur de l'homme
pour obtenir le bonheur du plus
grand nombre... » Ce cri de Gide,
comme il est révélateur ! Les pages
de l'« Introduction au théâtre de
Goethe » sont parmi les plus re-
marquables du livre. Elles sont l'oc-
casion pour André Gide d'analyser

un merveilleux exemple d'indivi-
dualisme supérieur : « ...Goethe res-
te pour nous le plus parfait exem-
ple d'un serviable individualisme.
Je ne dis, parbleu ! pas : servile ;
mais serviable, prêt à servir. C'é-
tait un homme de devoir ; oui, de
devoir envers soi-même. Son appa-
rent et évident égoïsme y rai-
onné, s'y soumet. Ceux qui lui ont
reproché cet égoïsme me semblent
avoir mal compris l'austère exi-
gence que le sain individualisme
implique parfois. On ne saurait
mieux dire.
HENRI HELL.
(Lire la suite en cinquième page)

Critique de Attendu que...
par Henri Hell

"Algerie - Soir"

20 déc. 43

Attendu que...

(Suite de la quatrième page)

Et quel exemplaire plus accompli de l'homme peut-on trouver que Goethe ? Un homme totalement humain, qui vit sans angoisse religieuse et échappe à l'emprise du christianisme. « Attendu que... » se termine d'ailleurs sur de précieuses pages à mettre à la suite de Numquid et tu ?... pages traitant de la Foi, du Christianisme et de Dieu. Elles sont parmi les plus lucides que Gide ait pu écrire sur ce sujet. On conçoit que le « Figaro » ne les ait pas publiées par peur d'effaroucher la partie de ses lecteurs « bien-pensante ». Citant la dernière parole du Christ sur la croix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? », Gide écrit : « Comment ne pas y voir, dans cette tragique parole, non point un lâchage, une trahison de Dieu, mais ceci : que le Christ, en croyant et en faisant croire qu'il avait partie liée avec Dieu, se trompait et nous trompait ; que celui qu'il appelait « mon Père » ne l'avait jamais reconnu pour Fils, que le Dieu qu'il représentait, que lui-même, était seulement, ainsi qu'il dit parfois, « Fils de l'Homme ». C'est ce Dieu-là seulement que je peurs et veux adorer ».

Il est difficile, dans une note si brève, de rendre toute la richesse de ce livre. Mais peut-être notre analyse, si courte et incomplète soit-elle, la laisse-t-elle pressentir. On devine aisément combien la forme d'une interview imaginaire peut convenir à la nature de Gide, combien elle peut épouser merveilleusement l'état de dialogue perpétuel avec lui-même qui constitue le plus clair de Gide. Peu de moules révéleraient aussi bien le va et vient, l'incroyable agilité de l'intelligence gidienne. Ici nul tour-de-mer, nul approfondissement superflu. Mille problèmes sont effleurés envisagés sans que jamais intervienne une solution définitive, assénée avec dogmatisme. Non, mille idées, mille perspectives sont éveillées dans l'esprit du lecteur, comme autant de colombes envolées. A peine s'engage-t-il sur une piste, que mille autres pistes s'offrent à lui. Nul répit, nul temps d'arrêt, nul sommeil possible. Extraordinaire puissance d'excitation d'une sensibilité et d'un esprit toujours en éveil, qui tantôt avec gravité, tantôt avec désinvolture et parfois avec une impertinence apparente approchent des problèmes toujours essentiels à l'homme et à sa civilisation. Jamais le style de Gide n'a été aussi pur, aussi nu, aussi transparent et rigoureux. C'est la perfection même du style : le révélateur impalpable d'un esprit, plus que jamais, « non prévenu ».

Henri HELL.